



«J'aime l'ambiguïté de Bowie et Eastwood»

Stéphane Gobbo



Alors que le Festival international du film de Fribourg célèbre sa 40e édition, son directeur, l'ancien journaliste **Thierry Jobin**, revient sur son parcours, marqué par l'envie de faire bande et de partager sa passion pour le 7e art

Celles et ceux qui ont un jour croisé la route de Thierry Jobin, lorsqu'il était critique de cinéma au *Nouveau Quotidien* puis au *Temps* ou depuis qu'il a pris la direction artistique du Festival international du film de Fribourg (FIFF) en 2011, savent que le qualifier de cinéophile passionné est un doux euphémisme. Mais si parfois les obsessions sont dévorantes au point de vous enfermer dans une bulle, ce Valaiso-Jurasien, Fribourgeois d'adoption, a toujours fait du cinéma une passion à partager, avec ses amis, dès l'enfance, puis avec ses lecteurs et lectrices, et enfin avec le public du FIFF.

Le festival a été imaginé en 1980 par Magda Bossy, alors secrétaire générale de l'association d'aide au développement Helvetas. Un hommage lui est d'ailleurs rendu cette année avec une sélection de films projetés lors de la toute première édition, et à travers la section Cinéma de genre consacrée aux fictions dont le personnage principal est une maman. Pour le journal dont il fut une plume essentielle, il revient sur son parcours à travers des étoiles qui le guident.

Pascal Queloz, l'ami des imaginaires

«Pascal a été mon premier ami. Je l'ai rencontré en 1973 quand, avec ma famille, nous avons déménagé à Delémont. J'avais 4 ans, lui 5, il habitait en dessous de chez nous. Avec Pascal, on a très vite inventé des histoires, imaginé des petits scénarios. On refaisait les épisodes des *Envahisseurs* avec des Playmobil, on a tourné des films de kung-fu en super-8 dans la forêt. Et c'est avec lui que je suis allé pour la première fois au Festival de Locarno, où on a vu 68 films en dix jours!

J'ai toujours aimé l'esprit de bande: il y avait le Dodo, le Walzer et tous les autres. On avait un imaginaire fertile, on lisait *Metal Hurlant*, on refaisait *Mad Max 2* en roman-photo. C'était l'époque d'avant internet où, quand on se passionnait pour quelque chose, on devenait très vite le Wikipédia du quartier, du collège, puis de la ville. C'est ainsi que

j'ai eu la chance d'être appelé très jeune par *Le Démocrate* [qui deviendra en 1993 *Le Quotidien Jurassien* à la suite de sa fusion avec *Le Pays*] et que j'ai pu commencer à partager ma passion pour le cinéma.

Ce côté passionné, je le dois à mon père, un fou de montagne, tandis que ma mère a toujours eu le goût de la culture. La maison était remplie de livres et de musique. Si j'ai eu la chance de faire des études, Pascal, lui, a dû travailler immédiatement après la scolarité obligatoire. Il a cherché un métier créatif: il est devenu cuisinier. Mais les horaires induits par cette profession l'ont très vite poussé à travailler pour un supermarché – où la clientèle l'adorait parce qu'il ajoutait en catimini des épices aux plats préparés à la maison mère. Il voulait continuer à aller voir des films ou des concerts le soir. A l'ouverture de mon premier FIFF, en 2012, il était bien évidemment dans la salle et il m'a dit: «Tu as réalisé notre rêve.» Pascal a été emporté il y a 5 ans par un cancer impitoyable.»

David Bowie, la musique d'une vie

«Curieusement, et peut-être que je le comprendrai un jour, même si j'ai toujours aimé l'esprit de bande, que j'ai retrouvé avec un plaisir sans limites au *Nouveau Quotidien* ou durant la folle première décennie du *Temps* comme journaliste, ce métier que j'aime et respecte infiniment, j'ai, comme l'équipe du FIFF le sait, aussi besoin de moments de solitude extrême. Heureusement, il y a les amitiés, les anciennes, les nouvelles, sans cesse. Il y a eu un autre Pascal, il y a eu Marc et deux Xavier. C'est la vie, j'imagine: on se trouve, on se perd de vue, on se retrouve, etc. Aujourd'hui, il y a, parmi d'autres, Jean-Philippe ou Miyun.

J'avais jeté mon dévolu sur le cinéma parce que la salle m'offrait un refuge face au monde qui m'entourait, surtout pour supporter ma timidité malade. La malédiction,

c'est que je dois à présent faire des discours devant des centaines de personnes. Je pense souvent que mon premier ami, Pascal, s'il

avait eu la même chance, aurait été bien meilleur que moi: il repérait avant les autres les chansons et les films à la mode. C'est lui qui, en 1980, m'a fait découvrir Bowie avec l'album *Scary Monsters*. On se faisait engueuler par les voisins parce qu'on l'écoutait plein tube, les fenêtres grandes ouvertes...

Dans les films de collège, il y a toujours les sportifs d'un côté et les geeks de l'autre. Nous, on était les geeks, car à cette époque personne n'écoutait Bowie. On nous disait que c'était un suiveur, qu'il plagiait. Or je défie quiconque d'écouter *Ziggy Stardust* ou *Hunky Dory* et de trouver un album qui ressemblait à ça à l'époque. Bowie est le seul artiste à ce jour dont la mort m'a fait pleurer. Sa performance au Montreux Jazz en 2002 reste le meilleur concert de ma vie.

Dans le documentaire *Moonage Daydream* [Brett Morgen, 2002], on voit des jeunes en larmes, dans les années 1970, disant que Bowie leur permettait d'être qui ils voulaient: hommes maquillés, femmes habillées en homme, qu'importe. Bowie, c'est la tapisserie musicale, et probablement un peu philosophique, de ma vie: je peux être heureux uniquement si les autres le sont aussi.»

Clint Eastwood, l'art de l'ambiguïté

«Ado, j'étais dans une posture cinéophile très post-Nouvelle Vague. Un jour, le journaliste Pascal Bertschy, qui organisait le festival Cinémajoie à Porrentruy, me fait découvrir *Le Grand Couteau*, de Robert Aldrich. Il me dit: «Il n'y a pas que Truffaut ou Wenders dans la vie: le cinéma des studios a aussi connu de grands auteurs.» Converti en une soirée, je découvre alors Clint Eastwood, qui était, dans les années 1980, très mal considéré: lors de la présentation de *Pale Rider* à Cannes en 1985, un journaliste lui avait dit: «Vous n'avez pas honte de présenter un western ici?»

Comme pour Bowie, j'aime l'ambiguïté entretenue par Eastwood. Des gens disent que c'est un facho de droite, mais en même temps, combien de cinéastes ont fait des films sur un flic blanc se faisant griffer le



cœur d'une Mexicaine? Je m'attends à ce

Parcours

Né en 1969, Thierry Jobin grandit à Delémont, où, à 15 ans, il rédige ses premières critiques de films pour le quotidien *Le Démocrate*. Fidèle du cinéma La Grange, il y travaillera comme caissier et, un peu, comme projectionniste. Après des études de lettres à l'Université de Fribourg, il intègre la rédaction du *Nouveau Quotidien* puis participe en 1998 à la création du *Temps*. Nommé en 2011 directeur artistique du FIFF, il dirige l'année suivante son premier festival, où il développe plusieurs nouvelles sections, et même un concept de repas thématiques liés à des films. Il paraît qu'il cuisine de succulentes endives au jambon.

qu'Eastwood ce soit le second artiste dont la mort me fera pleurer.»

Marie-Claude Martin, le journalisme réfléchi

«En 1991, alors que je fais mon école de recrues et que je m'ennuie dans le local de garde, j'écris à Jacques Pilet, rédacteur en chef du *Nouveau Quotidien*, qui venait de naître. Je lui dis que je suis atteint de cinéphilie aiguë, et que c'est une maladie qui se guérit uniquement si on la partage... Six mois plus tard, alors que je suis encore étu-

diant à l'Université de Fribourg, je reçois un appel et j'entends cette voix suave: «Bonjour, c'est Marie-Claude Martin qui vous parle...» Elle est alors responsable cinéma du journal et me demande si j'accepterais de couvrir le FIFF, qui commence la semaine suivante!

Je dois à Marie-Claude ma véritable entrée dans le métier de journaliste. Elle fait partie de ces personnes qui m'ont aidé à regarder plus loin que le bout de mon nez. Quand on est passionné très jeune, on peut avoir tendance à développer une certaine forme d'arrogance. Marie-Claude m'a poussé à mieux argumenter, à soigner l'écriture. Elle m'a aussi transmis le plaisir du débat. C'était une époque où tout était à inventer. J'ai ensuite eu la chance de participer en 1998 à la création du *Temps*. Je me souviens qu'on dormait carrément à la rédaction. Le week-end, on pouvait sortir des éditions de 80 pages, c'était fou!

J'ai eu la chance folle de croiser constamment des collègues ou des personnes, comme Marie-Claude, qui m'ont arraché à mon envie de solitude pour me donner ma chance: mon prof de lycée François Calame, Pascal Bertschy, Christine Salvadé, Edouard Waintrop ou, entre des dizaines d'autres, Eric Hoesli. Puis de me retrouver, depuis mes débuts au FIFF, avec celles et ceux qui me confient l'espace de liberté extraordinaire qu'est ce festival ou m'y ont accompagné: François Nordmann, Mathieu Fleury, Philippe Clivaz ou encore mon actuel Jiminy Cricket: Gaëlle Genet, notre responsable de

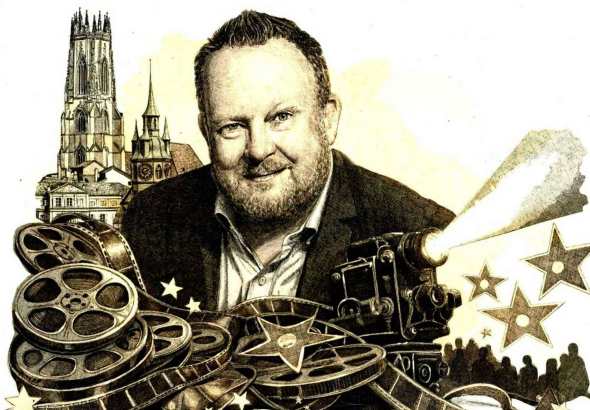
programmation.»

Les enfants, pour oublier son ego

«Lorsqu'on me demande pourquoi je n'ai pas fait des films, je dis toujours que c'était soit des films, soit des enfants. Ça a donc été les enfants, et je n'aurais d'ailleurs pas fait autant de chefs-d'œuvre si j'avais fait des films. Ma vie de papa m'a changé. Je pense être devenu plus tolérant et ouvert aux autres. Même si tout a commencé par une tragédie: la perte de deux petites filles à leur naissance, des jumelles qui auraient aujourd'hui 24 ans. C'est à la fois le plus grand drame de ma vie et le moment qui m'a le plus transformé positivement.

L'année suivante, en 2003, nous avons eu un fils. Et j'ai eu, depuis, trois autres enfants. Tous extraordinaires. La plus jeune a 3 ans. Elle est le fruit d'une vie de papa longtemps blessé qui, du coup, a certainement aussi été très maladroit. Une vie extrêmement chaotique. La rencontre avec la maman de ma petite dernière, il y a exactement 10 ans, m'a apaisé de manière inespérée.

Les enfants vous remettent les pendules à l'heure, ils vous ramènent à votre propre enfance. Et là on revient au premier chapitre de cette constellation et à l'importance de l'imagination. Les enfants vous rajeunissent, ils vous remettent sur le chemin de ce qui était important quand vous étiez jeune et innocent. J'ai six enfants dans mon cœur et mon imagination est pleine de Playmobil qui font du kung-fu dans la forêt.» ■



(Benjamin van Blancke pour Le Temps)

40e Festival international du film de Fribourg, jusqu'au 29 mars.

«Les enfants vous remettent sur le chemin de ce qui était important quand vous étiez jeune et innocent»